

DU MÊME AUTEUR

Le Dragon passeur

Jeunesse

DOM Éditions (2015)

Tableaux noirs

Bribes de vie à l'école

Nouvelles

Éditions L'Harmattan (2014)

La Bande à Fyzu

Jeunesse

Bastberg Édition (2013)

Le Lamineur

Nouvelles

parue dans le recueil *Nouvelles Fraîches*

Auxilivre (2013)

Nathalie NHU

LE PORTAIL
BLANC



DOM Éditions

Chapitre 1

Assise sur son petit vélo bleu, elle pédale en surveillant les fenêtres de l'immeuble. Elle est seule dans la cour et pédale.

La cour est grande et close. La cour est grise, bétonnée et monotone. La cour est murée comme une cour de prison que trois rangées de douze fenêtres surveillent. Trois rangées de douze fenêtres fermées et occultées par des volets en bois bleu.

Des volets en bois bleu qui cachent des secrets, des chuchotements, des sanglots, des regards indiscrets et critiques, des regards jaloux et mesquins. Des volets bleus qui s'ouvrent de temps en temps pour laisser filer un torchon que l'on agite, une nappe que l'on secoue, un drap que l'on aère. Des volets bleus qui s'ouvrent sur un visage, un regard, une mèche de cheveux. Des volets bleus qui s'ouvrent et qui crient, qui hurlent, qui ordonnent, sans que l'on ne voie jamais leur visage. Des volets bleus sans visage, sans âme, sans humanité. Des volets bleus qui dissimulent derrière leur ciel bleu, la souffrance, la douleur, la simplicité des âmes brisées qui habitent là. Des volets bleus qui dégueulent leur existence pudique dans la cour. Des volets bleus qui vomissent leur bile jaunâtre sur le goudron gris de la triste cour. Des volets bleus dans une cour grise. Des volets qui s'ouvrent rarement sur le ciel de liberté qui s'étend au-dessus de la cour comme un voile de satin azur. Un morceau de ciel bleu dont la couleur se projette sur la façade terne de l'immeuble. Assise sur son petit vélo bleu, elle pédale dans cette cour.

La cour et son ouverture par laquelle passent les voitures ordinaires qui le soir rentrent et se couchent dans les garages standardisés, à la taille réglementée. Des garages alignés et protégés par de lourdes portes métalliques. Un alignement aus-

tère de box qui répondent dans un dialogue sourd, aux volets bleus. Des garages où sont rangées les rutilantes mécaniques payées à crédit, qui font du peuple des volets bleus des humains civilisés, bien lotis. Des mécaniques qui font de ce peuple la société moyenne qui prouve au monde que les politiques fonctionnent, que les politiques soulagent. Des mécaniques qui réduisent au silence les échecs des démagogues véreux.

La cour et son accès vers sa liberté. La cour grise et bétonnée dans laquelle, elle ne peut que tourner pendant des heures en rêvant. Une cour, avec ses volets bleus, avec ses fenêtres, avec ses garages, ses murs, son ciel.

Au bout de la cour un haut mur en béton sépare l'espace goudronné d'un jardin clos indompté. Les vieilles branches d'un sureau abandonné retombent sans retenue sur le mur et apportent une touche de couleur à cet univers de grisaille. Face à ce mur terne, de l'autre côté, un grillage rouillé asphyxie la cour.

Derrière le grillage rouillé, la ferme. L'unique et dernière ferme de la ville cache ses secrets derrière un portail en bois massif qui ne s'ouvre presque jamais. Assise sur son petit vélo bleu, elle pédale. Son regard se perd au-delà du grillage rouillé. De temps en temps, elle s'approche du grillage et observe les poules qui picorent, indifférentes à sa présence.

Dans la grange, des clapiers protègent les lapins qui finiront en civet. Parfois, avec ses sœurs elles vont nourrir les lapins et les poules.

Un peu plus loin, des cultures maraîchères livrées aux mauvaises herbes colorent d'un vert tendre ce carré de ville gris. Au milieu de cet espace de verdure, rivalisant avec le bleu du

ciel, une vieille baraque de sorcière au toit biscornu est à l'abandon. Quelquefois, elle a le droit de se promener dans le jardin. Rarement, elle peut visiter la cabane délaissée, recouverte de toiles d'araignée et dont le conduit de cheminée tordu semble vouloir toucher les nuages.

Souvent, elle apporte le pain sec à la vieille. Elle ouvre alors le portail en bois et pénètre dans l'univers sinistre de la ferme. Un vieux noyer épuisé dissimule un escalier en bois qu'elle monte sans bruit. La vieille l'attend toujours en haut de l'immense escalier avec une boîte d'œufs frais. L'échange se passe dans le silence. Pain contre œufs. Pain contre noix. Dans les jours fastes, pain contre lapin. L'échange tant redouté !

L'échange pain contre lapin et son rituel profane. La vieille a pris soin de bien emballer la pauvre bête dans du papier kraft. Elle l'a dépecée, lui a coupé les pattes et la queue. Elle lui offre, avec un sourire énigmatique la patte arrière de la pauvre bête, en lui disant :

— Un porte-bonheur pour te protéger des esprits malins et du pouvoir maléfique des sorcières !

La peur au ventre, elle dévale les escaliers, ouvre le portail en bois et court se réfugier dans sa cour sans se retourner, persuadée qu'un danger imminent va s'abattre sur elle. Au loin résonne le rire sec et lugubre de la vieille.

Elle apporte à sa mère le précieux butin qui finit découpé, mariné dans un bon vin rouge avec des épices, puis longuement mijoté à feu doux, avant d'être servi à table. Elle n'en mange jamais. Mais avale avec difficulté l'inévitable histoire culinaire des aïeux.

— Pendant la dernière guerre, je parle de la seconde guerre mondiale, vos arrières grands-parents mangeaient de la vache maigre et pour améliorer le quotidien, ils n'hésitaient pas à dévorer les ragondins ou les chats. Le chat qui d'ailleurs a le même goût que le lapin.

Qu'est-ce qu'elle en sait la mère ?

Manger du chat ! Elle imagine son pauvre chat terminer sa triste vie en marinade dans une casserole remplie de vin rouge goûteux.

Alors pour tout oublier, elle s'échappe sur son petit vélo bleu. Sa mère lui a dit d'accrocher la patte de lapin au guidon du vélo. Mais elle n'a pas voulu, la patte lui rappelle trop la misérable victime. Elle a mis la patte dans sa boîte à trésors, sous son lit, elle pourra toujours être utile un jour.

Assise sur son petit vélo bleu, elle pédale en surveillant les fenêtres de l'immeuble. Elle est seule dans la cour et pédale. Elle est seule comme toujours. Elle surveille les volets bleus comme toujours.

Elle tourne dans cette cour, comme un cheval dans un manège. Elle tourne et surveille. Elle tourne sur son petit vélo bleu. Elle sait qu'elle est surveillée par la dizaine de visages cachés derrière les volets bleus. Mais elle tourne. Elle tourne dans ce cercle invisible qui la happe. Ce cercle qui inévitablement la ramène à son point de départ. Elle tourne dans la sphère qui l'opprime, l'opprime, l'enferme. Elle tourne. Elle surveille.

Dans un instant, un visage va apparaître, celui de sa mère qui elle aussi veille. Dans un instant elle va s'échapper de sa cour, de son cercle, de sa sphère. Dans un instant elle va se

soustraire à ces visages qui l'espionnent. Dans un instant elle sera libre. Elle a l'habitude de sortir de sa cour. Elle n'a pas le droit de sortir de la cour. Elle n'a pas le droit de briser le cercle. Mais cela fait un moment qu'elle quitte son manège pour une liberté toute précaire.

Soudain, une fenêtre s'ouvre, un volet s'ouvre, une tête apparaît au premier. C'est elle, c'est la mère. Elle lui fait signe de la main. Puis elle referme le volet, la fenêtre. La façade retombe dans son voyeurisme hypocrite. Elle jette un dernier coup d'œil aux volets aveugles.

C'est le moment. Elle appuie de toutes ses forces sur les pédales et se dirige à vive allure vers l'unique entrée de la cour. Elle n'a que dix minutes. Dans dix minutes les volets s'ouvriront encore. Elle ne va pas loin, juste la rue à côté. Elle ne va pas loin. Juste la rue d'à côté, juste vers la liberté d'à côté.

Chapitre 2

La rue d'à côté. La rue et ses jolies petites maisons alignées, colorées, fleuries. La rue et ses jardinets bien structurés. La rue avec son long trottoir. La rue et sa solitude, son silence. La rue, son calme et sa torpeur. La rue, où rien jamais ne se passe. Dans cette rue, pas trace de vie. Pas d'enfants qui jouent au ballon, pas d'enfants qui font du vélo, du roller, pas de musique, pas de tondeuse, pas de scooters, pas de voiture.

Une rue, sans vie. Le seul à y passer une fois par jour, c'est le facteur et son vélo jaune. Le facteur qui chaque jour en chantonnant apporte sa touche de fantaisie et de gaieté. Mais dans cette rue personne ne le voit, personne ne l'entend. Il ne fait que passer, insignifiant. Après son passage, tels les confinés d'une catastrophe, ils sortent rapidement et furtivement de chez eux. À la nuit tombée et sans bruit, ils ouvrent la boîte aux lettres pour y chercher le dépôt du jour. Ils sortent pour chercher la vie du jour et la ramener dans leur tombe. Dans cette rue personne, dans les jardins, personne. Pas même le chant d'un oiseau ne brise le silence de cette rue endormie. Pas un aboiement, pas un miaulement ne dérange le silence.

Mais derrière les fenêtres une foule assoiffée attend avec avidité la prochaine proie. Leurs yeux scrutent et percent chaque chose. Leurs yeux perçoivent le moindre changement, la moindre anomalie, le moindre mouvement. Et derrière les fenêtres leurs pupilles avides guettent et examinent sans pudeur. Ils sont les yeux de la rue. Un jour, elle a voulu savoir. Alors, en passant avec son petit vélo bleu, elle a sonné à toutes les portes et est allée se cacher derrière un arbre au bout de la rue. Là, elle a attendu. Elle a attendu longtemps avant de voir. Soudain, presque en même temps, les portes se sont ouvertes. Mais personne n'est sorti. Alors, elle les a vus. Elle a vu leur

visage, blême, crispé, méchant. Elle a vu leur méchanceté, leur arrogance, leur bestialité. Elle a vu les yeux de la rue. Ils ont jeté un œil dans la rue pour voir. Puis dans un silence absolu, ils ont refermé leur porte sur leur mystère, sur leur mutisme.

Ils ont refermé leur porte sur la rue, sur la vie, sur elle. La rue s'est refermée sur son silence et ses secrets. Elle n'a jamais plus essayé de les voir.

Sur son petit vélo bleu, elle traverse une rue morte, avec ses maisons mortes, ses jardins morts, ses gens morts. Pour elle c'est une évidence, c'est la rue des morts-vivants. Elle en a parlé à sa mère, qui se s'est contentée de secouer la tête en la regardant bizarrement. Elle en a parlé à la Rousse qui s'est contentée de lui répondre :

— Mes parents veulent plus que je joue avec toi ! Ils disent que tu n'as pas une bonne influence sur moi ! Ils ne veulent plus me voir traîner avec toi. Ils pensent que tu n'es pas vraiment normale. Tu comprends ? Ce n'est pas moi. Moi je trouve qu'on s'amuse bien ensemble. C'est mes parents, ma grand-mère surtout. Elle a dit que tu n'arriveras jamais à rien.

— Ah bon. Ils sont bêtes. On va se voir de toute façon au collège !

— Non, on ne se verra plus du tout ! Je vais changer de collège ! Mes parents m'ont inscrite dans un collège privé ! Ils pensent que c'est mieux pour moi, je pourrai mieux travailler et je ne subirai pas ton influence ! Tu comprends ?

— Non, je ne comprends rien du tout ! Moi je trouve que je suis tout à fait normale, c'est vous qui êtes anormaux. Déjà ça veut dire quoi « être normal » ? Normal comme quoi, comme qui ? Comme vous ? Déjà je te signale que c'est ta famille qui habite dans cette rue de zombies, pas la mienne. Tu peux m'expliquer pourquoi personne ne bouge dans ta rue, pourquoi vous restez tous cachés chez vous ? Tu trouves cela normal de

ne pas profiter d'un jardin les jours d'été, qu'aucun gosse de la rue ne fasse du vélo pendant les vacances ? Alors ?

— Mais tu vois, ma grand-mère a raison, t'arrêtes pas avec tes histoires ! Essaie de vivre comme tout le monde ! Y a pas de zombie, ni de vampire, ni rien du tout ! Faut arrêter de regarder des films à la télé et de lire des conneries. Les gens ici sont discrets c'est tout. Ma grand-mère a dit qu'il faut toujours être discret, notre vie privée ne regarde personne, elle dit que pour vivre heureux faut vivre caché.

— Claquemuré tu veux dire !

— Ma grand-mère pense que c'est mieux et que je ne dois plus jamais te voir ! Tu sais il faut dire que mes parents et ma grand-mère ont raison, plus je te connais, plus je trouve que t'es étrange. Tu vois des trucs que les autres ne voient pas, tu entends des choses que personne n'entend, t'es toujours à lire des tas de bouquins sur tous les mystères de la planète et tu imagines maintenant que ma rue est une rue pleine de zombies, en plus ta famille, comment te dire...

— T'as déjà dit ça, faut changer de fréquence ! Et puis quoi ma famille ! Elle est très bien ma famille !

— Ma grand-mère a dit que ta famille c'est des gens pas bien éduqués.

— Quoi ?

— Elle a dit que ce n'est pas la faute de tes parents, ils n'en peuvent rien, c'est des orphelins, ils ne sont pas comme mes parents, alors c'est normal que tu sois bizarre, un peu mal élevée, sauvage, enfin tu vois le truc. Ma grand-mère a dit que ta mère était neurasthénique. Ma grand-mère a aussi dit que ton grand-père est un clochard, et que tu n'es pas une fille fréquentable !

— Je ne suis pas sauvage ! Ma mère est pas neurasthénique ! Mon grand-père est pas un clochard ! Tu as déjà vu un clochard se promener avec un costume toi ? Mon grand-père aime la liberté, pas comme vous à rester enfermés dans votre

bicoque. Mon grand-père m'apporte du chocolat tous les dimanches ! Ta grand-mère est une vieille sorcière, méchante, acariâtre et jalouse qui ne comprend rien aux gens et elle a raison toi et moi on n'a plus rien à se dire, vaut mieux plus qu'on se voit, on ne vient pas du même monde. Salut et bon courage dans ton nouveau collège avec tes nouveaux amis normaux qui ont des parents bien éduqués.

Depuis ce jour elle évite la Rousse ou est-ce la Rousse qui l'évite, elle n'en sait rien et elle s'en fiche. Elle en a parlé à sa mère.

— La Rousse change d'école ! Ses parents ne veulent plus qu'on joue ensemble. Ils disent que j'ai une mauvaise influence sur elle, que je ne suis pas normale.

— Mais non, elle change simplement d'école, ses parents pensent que dans un collège privé elle travaillera mieux, car ses notes sont une véritable catastrophe, tu sais elle n'est pas aussi maligne que toi !

— Non, ils ont dit des tas de méchancetés sur moi. Si elle va dans un autre collège je n'aurai plus d'ami, je vais être toute seule.

— Mais non, au collège y a des tas de jeunes, tu ne seras pas seule.

Sa mère ne comprend vraiment rien. Les parents ne comprennent vraiment rien. Elle ne leur a pas dit pour l'orphelinat, elle ne leur a pas dit pour la mère, elle ne leur a pas dit pour le grand-père. Elle ne veut pas leur faire de la peine. Elle ne leur a pas dit qu'au collège elle est toujours seule. Elle ne leur a pas dit que tous les autres pensent qu'elle est étrange. Elle ne leur a pas dit qu'elle n'a pas d'ami. Elle ne leur a pas dit qu'elle étouffe. Elle ne leur a pas dit que tout l'emmerde. Elle ne leur a pas dit qu'elle les déteste. Eux, leurs maniaqueries, leurs exi-

gences, leurs petites vies bien rangées. Elle ne leur a rien dit. Après tout la Rousse a peut-être raison.

Depuis elle n'arrête pas de faire des tours de cour avec son vélo bleu. Elle tourne, tourne dans la cour comme un animal en cage. Depuis ce jour elle s'échappe de plus en plus souvent vers la rue des zombies. Elle surveille les maisons, elle surveille la maison de la Rousse. Elle surveille la Rousse ! Mais rien, personne.

Aujourd'hui, elle s'est échappée comme tous les jours. Elle a dix minutes avant que la fenêtre ne s'ouvre. Elle pédale vite et arrive dans la rue morte.

Personne comme d'habitude. La rue est plongée dans une torpeur mystique. Elle ralentit. Elle passe devant les maisons, les jardins, et essaie en vain de voir un soupçon de vie. Elle passe devant la maison de la Rousse. Les volets sont fermés, le portillon du jardinet est clos. Au premier, dans la chambre de la Rousse, les rideaux sont tirés.

Elle accélère. Elle n'a pas le temps de traîner, ni de s'occuper de ces gens qui préfèrent rester cloîtrés chez eux. Elle n'a que dix minutes avant que sa mère n'ouvre la fenêtre pour vérifier sa présence dans la cour. Elle n'a que dix minutes avant que les volets bleus ne s'ouvrent et que sa mère ne se penche à la fenêtre et l'appelle pour le repas. Dix minutes avant que sa fuite ne soit découverte. Dix minutes c'est beaucoup mais si peu pour faire ce qu'elle doit faire. Mais c'est le temps qu'il lui faut pour atteindre l'objectif qu'elle s'est fixé. Elle y arrivera. Elle y arrive déjà ! Elle freine. Saute de son petit vélo bleu qu'elle laisse sur le trottoir. De toute façon personne ne le lui volera, dans cette rue personne ne passe jamais.

Elle y est. Devant elle se trouve un petit portail blanc fermé. Un petit portail blanc qu'elle rêve d'ouvrir depuis longtemps et derrière lequel se cache un jardin secret qu'elle veut s'approprier. Un petit portail blanc coincé entre deux maisons mortes.

— À nous deux ! Cette fois je ne rentrerai pas chez moi sans avoir ouvert ce satané portail !

Alors elle pose une main assurée sur la poignée du portail qui s'ouvre.